

Hystérie et Nœud

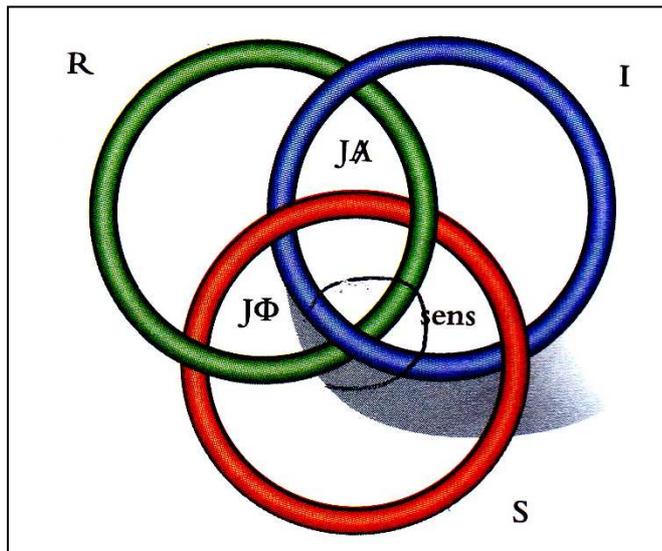
Nicole Magallon

Antenne clinique de Gap – Année 2011-2012

Comment lire l'hystérie avec les nœuds ?

En 1977, dans *Propos sur l'Hystérie* après avoir évoqué « les Anna O., les Emmy von N., ces merveilleuses hystériques de Freud »¹, Lacan nous dit qu'il considère « que, de façon tout à fait précise, il était guidé par les hystériques. »² 1977, c'est l'époque des nœuds.

D'ailleurs en voici un au tableau sur lequel je vais appuyer ma pensée.



Il m'est apparu presque étrange de voir « revenir » l'hystérie avec les nœuds, tant j'ai été habituée à aborder l'hystérie via le phallus ou les discours.

Aujourd'hui, je vais donc essayer de me déshabituer de ces lectures de l'hystérie que, à vrai dire, j'ai toujours trouvée quelque peu embrouillées.

3

Lacan ajoute : « Ce qui frappe dans les *Studien über Hysterie*⁴ – [c'est le livre de Freud et Breuer dans lequel se trouvent les cas cités plus haut et sur lesquels je me guiderai] – c'est que Freud arrive presque, et même tout à fait, à dégueuler que c'est avec des mots que ça se résout, que c'est avec les mots même de la patiente que l'affect s'évapore. L'affect s'aère avec des mots. Quelque chose souffle avec ces mots qui rend l'affect inoffensif, c'est-à-dire n'engendrant plus de symptômes. »⁵

Faisons donc un saut de 1977 en 1895.

En 1895, dans *Etudes sur l'Hystérie*, en effet non sans surprise, Freud constate que « les divers symptômes hystériques disparaissent sans retour dès que nous, [c'est-à-dire la patiente et Freud], avons réussi à évoquer et à mettre en pleine lumière⁶... quoi ?

- Le souvenir des incidents qui les avaient provoqués⁷, Imaginaire
et – l'affect concomitant⁸, Réel

et – « l'expression verbale »⁹ de ces souvenirs et de cet affect, Symbolique.

¹ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, Quarto 90, Revue de Psychanalyse, Ecole de la Cause freudienne – ACF en Belgique, juin 2007, p.8

² Id., p.9

³ Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Seuil 2005, p. 72

⁴ *Etudes sur l'Hystérie*

⁵ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, op. cit. p. 9

⁶ Sigmund Freud, Joseph Breuer, *Etudes sur l'hystérie*, PUF 1990, p. 205

⁷ Id.

⁸ Id.

⁹ Id.

Par exemple, un symptôme, l'aversion pour la nourriture, qui frôle l'anorexie, disparaît dès que Emmy von N. se rappelle et raconte dans le détail les souvenirs liés à cette aversion. L'affect là, c'est le dégoût qui « s'évapore avec les mots même de la patiente »¹⁰.

C'est le principe même des *Etudes sur l'hystérie*. Il y a des tas d'exemples de ce type. Un symptôme, une histoire, un affect et, hop, le symptôme est soufflé, disparaît.

C'est quand même étonnant.

Et pourtant Lacan avance, en 1977, tout en constatant cet effet de la parole, que « les mots sont du chiqué »¹¹.

Emmy von N. Les mots sont du chiqué et l'hystérique s'est effrayée.

Nous sommes au tout début de l'histoire de la psychanalyse. Freud utilise encore la méthode dite cathartique et l'hypnose. Il n'a pas encore élaboré sa théorie sur le rêve, ni même mis en évidence l'étiologie sexuelle. Il constate simplement ce fait : quand l'hystérique raconte les souvenirs tout en se rappelant l'affect lié à ces souvenirs, les symptômes disparaissent.

Emmy est une femme de 40 ans. Comme beaucoup d'hystériques décrites par Freud à cette époque, outre l'anorexie citée plus haut, elle souffre de nombreux symptômes :

- « trouble spasmodique de la parole allant jusqu'au bégaiement »¹² De temps en temps, son discours est interrompu par une irruption de mots « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! ». Ces troubles se présentent le plus souvent quand elle a peur. Et Emmy est effrayée pour un rien, peur d'animaux, hallucinés ou imaginés, irruption de personne dans une pièce, bruits, ascenseurs etc...

Elle se plaint de toutes sortes de douleurs : douleurs gastriques, douleurs au bas ventre, douleurs dans les jambes et les bras.

A noter aussi une crampe à la nuque, qu'elle qualifie comme « une main glaciale »¹³, seul symptôme que Freud finit par supposer d'origine organique.

Emmy fournit très complaisamment à Freud chaque fois qu'il le lui demande toute une série de scènes infantiles venant donner la raison de ses symptômes. Elle raconte beaucoup d'histoires où se déploient deux catégories de récits

- des scènes où on lui fait peur avec des animaux, des fantômes etc... sur le mode de « tourmenter » elle ou les fous dans les asiles, avec ou sans animaux... (On voit là qu'à la suivre dans ces histoires, peu à peu, se construirait la trame du fantasme avec certainement le regard comme objet. (se faire tourmenter).
- des récits mettant en scène une lignée de femmes plutôt folles : sa mère a été internée, a fait des attaques puis est morte quand elle avait 19 ans. Une cousine aussi a été internée. Les femmes sont enfermées dans des asiles où on les tourmente ; une mère excentrique soigne son enfant idiot d'une façon très originale ; une femme devient mélancolique. Elles sont aussi plutôt silencieuses : elles ont des attaques où elles tombent par terre, sont mortes dans des cercueils et seule la mâchoire se décroche ...

Et, à la suite, Emmy, elle aussi, perd la parole une première fois quand sa cousine est emmenée dans un asile.

¹⁰ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, op. cit., p.9

¹¹ Id., p. 8

¹² Sigmund Freud, *Mme Emmy von N...*, in *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 35

¹³ Id., p. 53

Emmy von N. m'est apparue paradigmatique de ce que Lacan dit sur l'hystérique : « l'affect n'engendre plus de symptôme quand l'hystérique commence à raconter cette chose à propos de quoi elle s'est effrayée »¹⁴. Il insiste « Dire *elle s'est effrayée* à tout son poids... »¹⁵ Cela veut dire « qu'on se fait peur à soi même »¹⁶. On passe de la forme active à la forme passive. Nous baignons donc dans la grammaire avec l'hystérie.

Alors comment Emmy a-t-elle été effrayée ?

« Elle a 5 ans, ses frères et sœurs lui jettent des animaux à la tête. Elle se trouve mal pour la première fois, avec accompagnement de convulsions. »¹⁷ Peut-être, peut-on considérer ce moment comme un phénomène de jouissance où elle disparaît comme sujet.

« Ma tante déclara que c'était horrible et qu'on ne devait pas avoir de tel accès »¹⁸. Emmy n'en a plus. Elle garde seulement la peur des animaux, et les troubles du langage.

Cette tante énonce une phrase – la seule phrase rapportée du texte de Freud – qui vient, non pas nommer, mais simplement désigner ce qu'il ne faut pas. Voilà la scène matricielle des symptômes. De la convulsion qu'il ne faut pas, elle passera à la perte momentanée de la parole, aux troubles de la parole.

L'incidence du langage, soit ce qu'a dit la tante, mais tout aussi bien les histoires de ces femmes aliénées, vient troubler¹⁹ une jouissance en quelque sorte naturelle.

Au cours du récit détaillé de ces scènes, les symptômes s'évanouissent : plus de claquements de langues, ni de bégaiement. Emmy se met à manger et à boire de l'eau. De nombreuses douleurs disparaissent.

Mais, attention, nous prévient Freud, il faut que la scène soit entièrement décrite, sinon ça ne marche pas. C'est bien la mise en mots qui permet que s'aère le symptôme, comme nous dit Lacan.

Comment attraper cela avec les nœuds ?

Guidé par Lacan, on peut dire qu'Emmy est passée de l'affect « j'ai peur » au constat d'un « je me suis fait peur ». En effet, elle peut rire avec Freud de ces histoires qu'elle se raconte et dont elle s'effraie. Ici, il s'agirait de l'équivoque liée à la grammaire dont nous parlez Jacques Ruff la fois dernière. Quelque chose, par la mise en mots, desserre, aère le point nœud entre l'imaginaire et le symbolique. Le symbolique reprend le dessus sur l'imaginaire, la lunule du sens peut se déployer, s'ouvrir et Freud inventer la psychanalyse : les symptômes ont un sens.

Alors où est l'escroquerie ? Pourquoi dire que les mots sont du chiqué ?

D'une certaine façon, tout cela est bien joli, mais cela ne touche en rien, semble t'il, le réel sexuel en jeu pour Emmy. Juste en filigrane dessous, s'aperçoit parfois la dimension sexuelle des peurs, une dimension plutôt phallique (un homme surgit ...). Certains symptômes semblent répondre à la question hystérique par excellence : qu'est-ce qu'une femme ? Sous forme de monstration : avoir des convulsions, tomber, être muette etc...

Comme si le symbolique et l'imaginaire étaient simplement posés sur le réel, comme un juxtaposition. Du moins, les autres dessus-dessous n'ont pas été suffisamment desserrés pour que s'aperçoive en quoi le corps subsiste.

¹⁴ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, op. cit., p. 9

¹⁵ Id.

¹⁶ Id.

¹⁷ Sigmund Freud, *Emmy von N...*, op. cit., p. 39

¹⁸ Id., p. 39

¹⁹ Jacques Alain Miller, *Lire le symptôme*, *Mental 26*, *Revue internationale de psychanalyse*, juin 2011, p. 56

Freud lui-même constate le « peu de sérieux » de ses observations. Je le cite : « Je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet de sérieux, propre aux écrits des savants »²⁰.

Pour résumer, l'hystérique, dite hystorique, n'a en somme nous dit Lacan pour la faire consister qu'un inconscient²¹, cette phrase, je l'entends, avec Emmy, comme : l'hystérique ne consiste que de son inconscient, toutes ces histoires qui ne sont que l'envers de ses symptômes.

Il y a le symptôme bien visible, se montrant et sur l'autre face à l'envers, il y a des histoires, C'est l'inconscient comme les paroles à l'envers du symptôme. J'insiste un peu là-dessus car cette question d'envers, d'endroit sera travaillée par Lacan, en 1975, justement à propos de l'hystérie.

Si Freud invente la psychanalyse avec les hystériques, c'est parce que l'hystérie permet de s'apercevoir qu'il y a deux faces, qu'il y a un dessus et un dessous. Avec l'hystérie, pour passer de l'un à l'autre, il faut trouver la surface. Lacan nous dit : « si je pose la question de qu'est-ce qu'un trou ? »²² Cette question, précise Lacan, a le plus grand rapport avec l'hystérie. « D'intuition, un trou, c'est un trou dans la surface, mais une surface a un endroit et un envers, c'est bien connu, et ça signifie qu'un trou c'est le trou de l'endroit, plus le trou de l'envers. »²³

Certes, c'est un peu énigmatique. Mais, en tout cas, ajoute Lacan, l'hystérique, c'est aussi celle qui aura quand même un peu de mal à se soutenir dans cette forme d'envers-endroit, autour d'un trou.

Quand les mots ne sont plus du chiqué ?

Peut-être y a t'il un symptôme chez Emmy qui nous permet de faire un pas de plus : c'est la crampe à la nuque, décrite comme « une main glaciale », dont Emmy ne peut rien dire, qui s'accompagne d'un prostration et qui rend Emmy muette plusieurs heures.

Tellement énigmatique pour Freud qu'il en conclue à une cause organique. Cette crampe nous indique t'elle la direction du réel ?

Ce type de symptôme serait dans la lignée de nombreux autres symptômes décrits dans *Etudes sur l'Hystérie* :

Un mot + une source organique (la complaisance somatique²⁴ de Freud) donne un symptôme. C'est le processus de conversion hystérique, longuement traité par Freud.

Par exemple, avec Elisabeth von R., c'est le symptôme douloureux aux jambes allant jusqu'à la paralysie.

Elisabeth déploie toutes les histoires - au chevet du père mourant, l'amour pour le beau-frère, la pensée, au moment du décès de sa sœur, que le beau frère était enfin libre etc....- liées à ses symptômes. A chacun des souvenirs évoqués, Elisabeth von R. dit avoir ressenti douloureusement sa solitude, en allemand « *Alleinstehen* ». Freud en arrive à concentrer l'essentiel de ce symptôme dans ce mot « *Alleinstehen* », qui veut dire mot à mot « *Allein stehen* », « se trouver debout seule »²⁵. Les premières douleurs aux jambes sont apparues au moment des soins au père mourant où Elisabeth restait des heures dans une position inconfortable. Ces douleurs ont ensuite disparues pour revenir durablement au moment du décès de la sœur. Elle se mit donc à souffrir d'être debout.

²⁰ Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p.127

²¹ Jacques Lacan, Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, leçon du 14/12/1976, inédit

²² Id.

²³ Id.

²⁴ Sigmund Freud, *Le trouble psychogène de la vision, Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1992, p. 173

²⁵ Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p.120

Pour Cécilie²⁶, le symptôme de névralgie faciale se construit de même :

Une première scène : son mari lui fait une remarque blessante : « C'est comme un coup reçu en plein visage », précédée d'une autre scène remontant à plus de 15 ans : un spectacle pénible ayant suscité chez elle des remords et qui l'avait incité à rejeter les pensées qui y étaient liées. Cécile avait alors été atteinte de légères douleurs dentaires.

Freud décrit deux mécanismes²⁷ :

Un mécanisme de simultanité : Pour Cécilie, des pensées insupportables coïncident avec une douleur de la face. Pour Elisabeth, une pensée érotique au chevet du père mourant apparaît dans une position inconfortable entraînant une douleur à la jambe. Augustin Ménard²⁸ pointe là le terme de corporéisation, soit une incidence du langage sur le corps qui vient faire signe, peut-on dire trace ?

Suivi d'un mécanisme de symbolisation : où la partie du corps, marquée par la trace précédente, est utilisée comme des mots venant faire métaphore. Comme on dit couramment, à ce stade, « le corps parle ». Ca, c'est vraiment l'hystérie.

Il serait intéressant de mettre en évidence la différence avec la schizophrénie, par exemple, dans le texte de Freud *L'inconscient*²⁹, avec l'expression « Tourneur d'yeux » d'une patiente de Tausk schizophrène : Celle-ci a ressenti qu'elle avait les yeux tournés, alors qu'une hystérique, elle, aurait tourné les yeux.

Ici, avec l'hystérie, les choses se jouent sur l'homophonie, sur l'équivoque liée aux mots, sens littéral, sens figuré. On serait donc au point-nœud du symbolique et du réel.

L'opération analytique de Freud consiste à ce que se concentrent, au sens d'un précipité chimique, les histoires sur un signifiant, s'inscrivant dans un corps affecté par une scène, affecté par un discours. Ca, c'est la définition d'un événement de corps.

L'opération ici est donc, au-delà de la métaphore, que le réel reprenne le dessus sur le symbolique.

Pour conclure, quand l'hystérique devient logicienne

Revenons au fondement de la psychanalyse, la sexualité.

Freud, dès les *Etudes sur l'Hystérie*, a bien été obligé de reconnaître (ce sont ces termes) que la cause, l'étiologie de la névrose tient à des facteurs sexuels.³⁰

« L'essentiel de ce qu'a dit Freud, c'est qu'il y a le plus grand rapport entre l'usage des mots dans une espèce qui a des mots à sa disposition, et la sexualité qui règne dans cette espèce.

La sexualité est tout entière prise dans ces mots. C'est là le pas essentiel qu'il a fait... Tout cela, c'est l'hystérie elle-même, rajoute Lacan »³¹.

Freud, au fur et à mesure de son écoute des hystériques, va construire la théorie de la séduction par le père, qu'il abandonnera au profit de la construction du fantasme, puis il élaborera les complexes d'oedipe, de totem et tabou, avec à l'horizon, l'amour du père. Viendra l'élément central qui ordonne la sexualité humaine : le phallus, pour la fille et pour le garçon.

Ce que Lacan résume en parlant de signification phallique. L'enjeu est un enjeu de signification, la signification du phallus. Et il va falloir distinguer avec le terme de signification, le sens et la dénotation.

²⁶ Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 140-143

²⁷ Id., p. 140

²⁸ Augustin Ménard, *Voyage au pays des psychoses*, Champ social Editions, 2008, p.92

²⁹ Sigmund Freud, *L'inconscient in Métapsychologie*, Folio Gallimard, 1988, p.111-113

³⁰ Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 207

³¹ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, p. 10

Avec Freud, la signification du phallus est à entendre du côté du sens. En particulier, pour les femmes, cela signifie le *pénisneid*, que Freud pointe comme le roc³² indépassable de l'analyse d'une femme : elle ne peut se résoudre à renoncer au pénis, à ne pas continuer à le demander à l'analyste (au père) ce qui l'entraîne, lorsque le lien à l'analyste, est coupé dans une position dépressive.

Pour Lacan, il ne s'agit pas d'un manque mais d'une privation. C'est pourquoi, il dira que c'est une question de logique : il y a le sens et la dénotation ou signification³³. (cf Frege).

Pour vous faire entendre la distinction entre sens (*Sinn*) et signification (*Bedeutung* en allemand), voici l'exemple que propose Lacan dans le séminaire XVIII³⁴.

Le roi Georges s'informait pour savoir si *Sir Walter Scott* était *l'auteur de Waverley*.

En effet, l'auteur de *Waverley* était bien Sir Walter Scott.

L'auteur de Waverley donne un sens, qui peut signifier M. Walter Scott.

Sir Walter Scott donne une pure signification. Que l'on peut entendre en changeant la phrase du début.

« Le roi Georges s'informait pour savoir si Sir Walter Scott est Sir Walter Scott. »

Autre exemple, avec la planète Vénus qui peut s'appeler, *Vénus*, *l'étoile du matin* ou *l'étoile du soir*.

Avec la dénotation *Etoile du matin* et *Etoile du berger*, on peut songer à deux étoiles. Avec *Vénus* qui est bien sûr l'étoile du berger, il n'y a plus qu'une seule étoile, Vénus.

La signification du phallus, dans l'hystérie, à cette époque des nœuds serait à entendre comme quelque chose de l'ordre d'un nom qui viendrait uniquement désigner, ce mécanisme de l'envers-endroit, soit la question du trou.

Ici, nous sommes dans une opération logique.

Dans l'hystérie, dépasser le roc de la castration, serait de passer de quelque chose de l'ordre du sens à celui de la signification. L'interrogation porterait alors sur le point nœud entre l'imaginaire et le réel.

³² Sigmund Freud, L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in Résultats, Idées, Problèmes II, PUF 1992, p. 231-268

³³ Gottlob Frege, Sens et dénotation in Ecrits logiques et philosophiques, Seuil, 1971, p. 102-126

³⁴ Jacques Lacan, Le séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, 2006, p. 171